

*Nuremberg, 13 octobre 1946*

Dans sa sinistre cellule de quatre mètres sur deux, Hermann Goering avait perdu de sa superbe. Le plus haut dignitaire nazi encore en vie n'était plus très propre sur lui. L'uniforme était crasseux.

Le colonel Miller l'interrogeait sans relâche. Six à huit heures par jour. Sept jours sur sept. De nombreuses questions sur les positions stratégiques allemandes avaient déjà été abordées.

Quelques jours plus tôt, le grand maréchal du Reich, commandant en chef des forces aériennes devenu criminel de guerre avait été sommé d'écrire un rapport exposant les motifs de la défaite à un groupe de généraux américains.

Lors des dernières séances, il avait fait preuve d'un manque total d'empathie envers ses millions de victimes. La veille, ils avaient parlé de l'opération Aktion 1005 qui visait à effacer toute trace de la solution finale et dont il avait été l'un des instigateurs.

Aucun repentir, aucune excuse. Juste un constat prophétique.

— Ils ne nous pardonneront jamais ce que nous leur avons fait.

Sa collection personnelle était jusqu'à présent restée sous silence.

— Deux cents tableaux et objets d'art en 1939, environ 2 000 en 1945 dont 1 375 peintures. C'est le festin d'un rapace mégalomane, constata le colonel de l'US Army en lisant son dossier.

— Il s'agit bien d'une ordonnance signée de votre main n'est-ce pas ? Elle date du 3 novembre 1940. Laissez-moi vous la lire.

« En application des mesures qui ont été jusqu'à ce jour prises par le chef de l'administration militaire de Paris et par l'état-major Rosenberg pour assurer la conservation des objets d'art ayant appartenu à des Juifs, les objets d'art déposés au Louvre seront classés comme suit :

Objets d'art dont le Führer se réserve le droit de disposer quant à leur affectation ultérieure.

Objets d'art qui peuvent servir à compléter les collections du maréchal du Reich.

Objets d'art qui semblent être propres à figurer dans les musées allemands feront incessamment l'objet d'un inventaire établi par les soins de l'état-major spécial Rosenberg ; ils seront mis en caisses et expédiés en Allemagne sous la protection de l'aviation.

Les saisies de biens juifs en France continueront dans la forme usitée jusqu'à présent par les soins de l'état-major spécial Rosenberg en liaison avec le chef de l'administration militaire de Paris ».

— Est-ce assez clair ou dois-je vous lire le rapport Kummel, ce rapport ultrasecret qui ciblait vos futures proies à travers l'Europe ?

Puéril et vaniteux, le deuxième homme du Troisième Reich, successeur désigné d'Hitler, se mettait systématiquement à débiter des banalités dès que le sujet l'embarassait. Il avait toujours agi ainsi.

Quelques semaines plus tôt, lors de la projection d'un film sur les camps de la mort, il avait baissé les yeux

et retiré ses écouteurs chaque fois que l'évidence de sa culpabilité la lui rendait insupportable.

— Le Führer voulait rapatrier toutes les œuvres d'art volées en Allemagne depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. Il voulait les rassembler dans ce qui serait le plus beau musée du monde. À côté de Linz, les musées de Paris n'auraient été que des ombres. Napoléon avait fait usage du droit de capture en Italie, en Égypte et dans les pays germaniques lors des campagnes de 1806 et 1809. Ces œuvres devaient revenir au Reich, alors nous en avons fait de même. Et puis il fallait bien sauvegarder le patrimoine des destructions de la guerre. Toutes ces œuvres étaient en sécurité en Allemagne.

— Elles étaient surtout en sécurité dans votre résidence de Carinhall, fit malicieusement remarquer le colonel avant de reprendre. Mais tous les chefs-d'œuvre d'Europe n'avaient pas été pillés à l'Allemagne Herr Goering.

— Ces œuvres devaient servir dans le cadre de futures négociations de paix. Il en avait déjà été ainsi lors du diktat de Versailles en 1919.

Héros de la Première Guerre mondiale, Goering comme Hitler s'étaient senti humiliés par le traité de paix signé entre l'Allemagne et les Alliés à la fin de la guerre 14-18.

— Revenons à votre collection ! coupa sèchement le colonel.

— Ma collection était la plus importante d'Allemagne, sinon d'Europe. Je suis le dernier homme de la Renaissance. Ces trésors étaient destinés à revenir au Reich après ma mort.

— C'est tout à votre honneur de renoncer à jouir de vos biens dans l'au-delà. De toute façon, vous ne pourrez malheureusement pas tout prendre avec vous en enfer..., lâcha ironiquement le colonel.

Quelques mois plus tôt, après sa reddition en Bavière, Goering avait vite compris qu'il ne serait pas jugé comme le plus haut responsable d'une puissance vaincue mais comme un monstre accusé de crimes contre l'humanité.

Déjà condamné à mort par Hitler en avril 1945 pour trahison, le maréchal ne se faisait pas d'illusion quant à l'issue fatale de son procès de Nuremberg.

— Vous aviez des hommes partout. Vous avez fait main basse sur les toiles de maîtres flamands et hollandais de la galerie Goudstikker à Amsterdam et sur la fabuleuse collection Koenigs en Hollande. Il n'était pas juif lui, pourtant. En Italie, la division Hermann Goering a braqué quinze caisses remplies des trésors stockés à l'abbaye de Monte Cassino. En Suisse, la valise diplomatique a été utilisée à partir d'avril 1942 pour contourner les contrôles douaniers. Cela épargnait à vos sbires les fastidieuses démarches administratives nécessaires à l'importation et à l'exportation. Vous avez ainsi pu y écouler les seize mille œuvres issues des musées allemands purifiés en les échangeant à la galerie Fischer de Lucerne contre des œuvres de maîtres anciens. Et en France. En France, le Reich s'est offert un véritable festin. La parité entre le mark et le franc rendait ces opérations très intéressantes pour vos agents, n'est-ce pas ?

Le colonel continua sa démonstration sans attendre une quelconque réponse à sa question rhétorique.

— De toute façon vous aviez accès à des fonds quasi illimités, vos conglomérats industriels et miniers, le Reichswerk Hermann Goering, votre banque, l'Aéro-Bank fondée à Paris sous l'Occupation, le marché noir, le pillage de l'or...

— Je ne m'occupais pas de ces choses-là. L'économie française était à cette époque pleinement intégrée dans l'économie de guerre allemande. Il est vrai que la colla-

boration économique des Français nous a bien aidés mais c'est eux qui nous devaient de l'argent pour les frais d'occupation. Les banques anglo-saxonnes nous ont bien aidés également..., balaya Goering d'un revers de main provocateur. Ce n'est pas moi qui ai mal négocié le taux de change, ajouta-t-il dans son arrogance caractéristique.

— Non bien sûr, vous n'avez jamais rien payé de toute façon. Vous, vous mandatiez seulement vos agents qui fondaient tels des charognards sur les plus grandes collections juives de l'époque. La collection Rosenberg braquée dans le coffre numéro 7 de la banque de Libourne, les collections Rothschild, 5 009 pièces saisies et inventoriées par vos services à l'automne 1940, la collection David Weill confisquée au château de Souches. Et vous veniez vous servir vous-même... J'ai le listing de vos visites à Paris au musée du Jeu de Paume. Vous y êtes venu plus de vingt fois entre 1940 et 1942 pour faire votre marché. Le braquage de la fabuleuse collection Schloss par la Gestapo de la rue Lauriston. 372 toiles de maîtres hollandais et de primitifs flamands des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Vous en avez donné l'ordre, n'est-ce pas ? Et celui de la collection Bernheim Jeune, vous avez fait brûler le château de Rastignac dans lequel ces chefs-d'œuvre étaient cachés. Trente-trois toiles manquent aujourd'hui. Où sont-elles ?

Goering commença alors un interminable monologue. Toxicomane bouffi à son arrivée à Nuremberg, il avait retrouvé la santé et était désormais un adversaire redoutable, prompt à profiter des moindres faiblesses des vainqueurs.

Il se souvint alors des plus petits détails, des noms, des dates, cita de mémoire des documents de confiscation, reconstitua *in extenso* des entretiens ayant eu lieu six ans plus tôt avec ses agents.

Il expliqua les rivalités entre les différents services en charge des spoliations et celles entre les plus hauts dignitaires du régime. Il avait une mémoire impressionnante et extrêmement précise de la provenance de chaque œuvre qu'il avait eue en sa possession. Pays par pays, collection par collection, presque tableau par tableau. En trois heures, il avait retracé l'histoire du pillage de l'Europe.

— Cela vous va Herr Colonel ?

Assis derrière un rudimentaire bureau en métal posé au milieu de cette lugubre cellule, le colonel feuilletait ses dossiers tout en continuant son interrogatoire.

— Et ces œuvres qui ne correspondaient pas aux canons nazis si j'ose m'exprimer ainsi, l'art dégénéré comme vous le qualifiez, Picasso, Renoir, Matisse, Van Gogh. Vous ne les purifiez pas en les brûlant tout de même ? lança-t-il à son tour provocateur.

La question était loin d'être anodine, Miller savait de manière certaine que, malgré les autodafés avérés, le Reichsmarschall se servait régulièrement de ces toiles de première qualité comme monnaie d'échange pour obtenir des tableaux de maîtres anciens plus conformes à ses goûts et à la doctrine nazie.

Tous ces chefs-d'œuvre confisqués avaient été stockés dans une salle spéciale du musée du Jeu de Paume tristement baptisée « salle des Martyrs ». Et certaines caisses remplies de toiles avaient discrètement été transférées en Allemagne...

— Les intermédiaires menaient ces opérations pour leur propre compte. Je n'étais ni impliqué ni au courant de ces transactions. S'ils réalisaient des échanges pour me revendre des toiles de maîtres anciens par la suite, c'est eux qu'il faut incriminer, pas moi. Je n'ai jamais eu en ma possession aucune toile d'artiste dégénéré. Je préférerais les maîtres allemands ou hollandais comme

Cranach, Dürer ou Rembrandt. L'art impur n'avait aucune place dans ma collection.

En écoutant ces propos, le colonel ne put s'empêcher de réprimer un léger sourire devant l'ironie de la situation. Il savait qu'à la fin de la guerre, tombé en disgrâce aux yeux d'Hitler, ce pantin adipeux avait vécu reclus à Carinhall dans un monde fantasmagique fait de chasse, de drogue et de dépravation, bien loin d'un régime nazi qui se targuait de pureté et de vie saine.

Il décida de le provoquer un peu en le poussant dans ses retranchements.

— Ahh l'art racial pur ! La purification esthétique. Vous partagiez les sensibilités occultes Herr Meier ?

Le créateur de la tristement célèbre Gestapo releva aussitôt la provocation mais aussi imprévisible que calculateur, ne tomba pas dans le piège en s'emportant. Il avait dit un jour que si une seule bombe ennemie tombait sur le sol allemand, il voulait bien s'appeler « Meier », équivalent de « manger son chapeau » en allemand. Les bombes ennemies étaient arrivées en Allemagne et le sobriquet était resté.

— Ah ça, jamais. Jamais je n'ai été adepte de l'occultisme. J'ai failli être franc-maçon en 1919 mais le jour du rendez-vous, une jolie blonde m'a reconnu et je suis parti avec elle. Mais le mysticisme nazi, ça c'était les délires d'Himmler et de son Ahnenerbe.

À cette heure tardive, une nuit noire et orageuse était tombée sur Nuremberg. De l'autre côté du judas, seuls les bruits répétitifs de la machine à écrire venaient troubler l'étrange huis clos qui se jouait dans la cellule numéro 5 entre le détenu 319350013 et le colonel de l'armée américaine qui venait discrètement de proposer à son prisonnier une capsule de cyanure de potassium en échange d'informations sur la localisation de certaines collections spoliées...

Opportuniste et manipulateur, le maréchal du Reich avait accepté la proposition. Quelques jours plus tôt, le 1<sup>er</sup> octobre 1946, il avait été condamné à la peine de mort par pendaison pour complot, crimes contre la paix, crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

C'était là une occasion pour lui de mettre dignement fin à ses jours et d'échapper ainsi à la justice des vainqueurs.

Pour le colonel Miller, la ruse était diabolique et mûrement réfléchie. Jamais il n'avait eu l'intention de lui donner ce poison mais la supercherie valait la peine d'être tentée. C'était un jeu dangereux car le maréchal nazi pouvait à tout moment cesser de répondre à ses interrogatoires. Il n'avait plus rien à perdre. La sentence était tombée.

— Où sont cachés les restes de votre collection ?

— À partir de 1945, j'ai commencé à éloigner les collections de Carinhall. Cette maudite armée Rouge se rapprochait de jour en jour. J'ai fait miner la résidence. Les pièces trop lourdes, le vin et l'argenterie ont été enterrés dans le jardin. Le reste fut réparti entre mon château de Veldenstein près d'ici et Berchtesgaden dans les Alpes bavaroises. Je ne sais pas ce qu'il est advenu ensuite.

Hormis la cache de la légendaire cave à vins qu'il ignorait, le colonel savait déjà tout ça. Depuis la partition de la puissance vaincue en zones d'influence, les trésors affluaient des territoires contrôlés vers les entrepôts prévus à cet effet. Voyant qu'il n'aurait pas de réponse précise sur cet aspect, il enchaîna sur une autre question tout aussi décisive.

— Vous avez mis en place un commando dans une annexe de votre résidence de campagne de Carinhall. Ce commando était chargé de faire des copies de tous les chefs-d'œuvre qui passaient entre vos mains, y compris

ceux qui étaient destinés à Hitler pour son musée de Linz. Ça, vous ne pourrez pas le nier, on a retrouvé des transmissions codées grâce à l'une de vos machines Enigma. Qu'en faisiez-vous après ?

— Je suis désolé de vous décevoir, Herr Miller, mais cette histoire est une légende. Il n'y avait que des restaurateurs à Carinhall. La seule copie à y avoir trôné était une statue de la Victoire de Samothrace que j'avais fait faire dans les ateliers du Louvre. Vous voyez, je n'étais pas si terrible. Je ne prenais pas tout.

— *Le Portrait de jeune homme* de Raphaël, où est-il ?

— Interrogez Hans Franck, c'est lui qui l'avait. Il est dans la cellule d'à côté. S'il ne l'a pas, demandez donc à Lohse ou à l'Alsacien. Ils l'ont toujours convoité. J'espère pour vous qu'il n'est pas tombé aux mains des Russes. Eux, ils ne vous rendront jamais rien. Ils garderont leurs trophées. Vous auriez mieux fait de nous laisser les...

Le colonel coupa brusquement Goering dans sa diatribe. Un puissant éclair vint à cet instant illuminer le visage émacié du monstre déchu.

— J'en ai suffisamment entendu pour aujourd'hui, nous reprendrons tout ça demain et n'essayez plus de corrompre les gardiens avec vos somptueux cadeaux. Personne ici ne vous donnera de cyanure.